6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : À LILLE N° 1.02 — À ROUBAIX N° 3.24 — À LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr. — Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr. — Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Mardi 5 Janvier 1909

Les Résistances du Sénat
AUX RÉFORMES OUVRIÈRES

Le Syndicat national des travailleurs de la voie ferrée vient d'adresser à tous les délégués sénatoriaux de France une circulaire leur rappelant que depuis une douzaine d'années le projet de retraites des ouvriers et employés de chemins de fer est en suspens devant le Sénat.

Voilà douze ans, en effet, que la Haute Assemblée est saisie du projet Berteaux et, depuis ce temps, les sénateurs n'ont pas trouvé le moyen de donner aux 280.000 agents d'un service public utile entre tous, la satisfaction qu'ils réclament à juste titre.

On dit que rien ne sert de récriminer lorsqu'on se trouve en présence d'un fait accompli. Cependant, lorsqu'on songe qu'une corporation aussi nombreuse, aussi intéressante que celle des ouvriers et employés de chemins de fer, attend du Parlement une réforme que tous les républicains s'accordent à reconnaître indispensable, et que le Sénat n'a pas encore pris de décision, après dix ans de réclamations, de protestations, de récriminations, de plaintes de toutes sortes, on ne peut s'empêcher d'éprouver à l'égard des auteurs de ce retard malheureux, un sentiment bien légitime de suspicion.

Il ne s'agit pas là d'une question politique ni de l'application de ce socialisme d'Etat dont M. Prud'homme paraît avoir une si grande peur. Il s'agit d'agents qui travaillent de nuit autant que de jour, qui font un métier pénible et dangereux et qui demandent que l'on prélève sur les milliards des compagnies de chemins de fer une quinzaine de millions pour leur assurer une retraite convenable.

Les compagnies de chemins de fer sont comme les compagnies minières, c'est-à-dire qu'elles ont tout autant d'influence et de puissance et qu'elles sont capables de tenir en échec, au moins pendant longtemps, le gouvernement lui-même. Le projet Berteaux-Jaurès, dont trois cent mille mécaniciens, chauffeurs, gardes-freins, ouvriers de la voie réclament la ratification par le Sénat, a été combattu avec un acharnement et une habileté sans exemples. Grâce à leur « propagande doctrinale », expression cynique qui cache mal la vénalité de certaine presse, les compagnies de chemins de fer ont pu exiger de leur personnel un rendement au-dessus des forces humaines ; elles ont pu méconnaître les lois de protection existantes, faire la nique aux agents de l'autorité, échapper aux obligations matérielles et morales qui découlent logiquement d'un monopole fructueux et d'une situation privilégiée.

Mais il ne leur est guère possible d'aller plus loin, et le projet de retraites des ouvriers et employés de chemins de fer sera voté de gré ou de force par le Sénat. En disant de gré ou de force, je ne me trompe pas de beaucoup. Ce n'est, en effet, un secret pour personne que si le gouvernement n'avait pas posé la question de confiance dans la question du rachat de l'Ouest, nos pères conscrits auraient fait de pompeuses obsèques au projet. Il en sera de même cette fois.

Le gouvernement accepte en principe le projet transactionnel élaboré par la Commission d'entente des Syndicats et déposé au Sénat par M. Paul Strauss, le 21 novembre 1905. Ce projet prévoit une pension égale à un cinquantième des appointements par année de service, c'est-à-dire la moitié du traitement après 25 ans d'un dur labeur, qu'il est presque toujours impossible de prolonger.

Le gouvernement ne pouvait d'ailleurs pas ne pas accepter. Un régime analogue à celui que demande le Syndicat national des chemins de fer est appliqué déjà à tout le personnel du réseau de l'Etat, au moyen d'un versement de 10 % du traitement de la part de l'Etat lui-même et de 5 % de la part des employés.

« Ce que l'Etat fait déjà pour le personnel de son réseau, les Compagnies peuvent aussi le faire ». C'est parfaitement raisonné. Le travail des agents de chemins de fer exige des aptitudes spéciales de robustesse, de sang-froid, d'énergie et de courage, et le gouvernement manquerait à son devoir s'il ne faisait pas bientôt comprendre au Sénat que les moyens dilatoires employés pour plaire aux puissantes compagnies de chemins de fer ne sont plus de mise.

Les travailleurs ont donné assez de gages de dévouement à la République pour que l'on ne se berne pas d'eux plus longtemps. Ce sont eux qui ont décimé la boulange et fait choir dans le ruisseau les bonnets à poils du nationalisme. Si demain, il fallait défendre le régime républicain contre les bandes royalistes et badinguistes des Daudet et des Cassagnac, et mettre à la raison les Grégori, les Mattis, les del Sarte et autres chevaliers du trône et du goupillon, le prolétariat se trouverait à son poste.

Pour ce motif seul, on ferait bien de ne pas se moquer de lui et de faire droit à ses revendications. Les compagnies de chemins de fer sont, du reste, assez riches, pour venir en aide aux travailleurs qui se sont usés à leur service. Il ne faut pas douze ans pour comprendre cela.

Emile BASLY,
député.

Le Scrutin de Dimanche

Envisagé dans son ensemble, le résultat des élections sénatoriales de dimanche est particulièrement intéressant.

Non qu'il soit possible d'y découvrir une indication précise sur les tendances de l'opinion publique. Un scrutin sénatorial, qui permet aux délégués d'une minorité d'habitants de majoriser les représentants d'une énorme majorité, n'a rien à voir avec l'opinion publique.

Mais, pour quiconque souhaite sincèrement la réalisation des réformes inscrites au programme du parti radical, la journée de dimanche est une excellente journée.

La majorité sénatoriale, en effet, de précaire et incertaine qu'elle était au point de vue réformateur, passe incontestablement aux mains du parti radical.

Celui-ci, maître de la majorité des deux assemblées, va pouvoir donner toute sa mesure.

Ou bien il en finira facilement avec un programme qui n'a plus depuis longtemps le mérite de la jeunesse ; ou bien, il restera impuissant sans pouvoir invoquer à sa décharge les invincibles résistances sénatoriales.

Dans le premier cas, il lui faudra bien — sous peine de périr dans l'inaction — aborder des réformes sociales de plus en plus profondes. Dans le second cas, il verra passer à un socialisme plus audacieux ses éléments les plus foncièrement réformateurs, et ce sera encore tant mieux pour les réformes sociales.

Le radicalisme de façade a reçu deux terribles coups. Le premier a été la séparation des Eglises et de l'Etat, qui lui a enlevé l'excuse cléricale ; le second est le scrutin de dimanche dernier, qui lui enlève l'excuse sénatoriale.

C'est le radicalisme d'action qui est à présent au pied du mur. Il faut qu'il aboutisse ou qu'il avorte.

C'est pour avoir créé cette situation de netteté et de certitude que le scrutin de dimanche nous remplit de satisfaction.

Nous ressentons d'ailleurs une autre joie à la lecture des résultats d'ensemble.

Elle vient du spectacle réjouissant de la dégringolade des progressistes et de l'enseignement qu'elle comporte.

C'est, en effet, ce parti de gaillards sans programme et sans conviction, assez retors pour faire élire à Roubaix leur scepticisme voltairien par les Flamidiens du Tournaisis et pour faire porter leurs marguilliers au Palais Rihour par des libres-penseurs lillois, c'est ce parti d'égoïsmes qui fait les frais de la journée.

Presque partout, il est battu, et ceux de ses membres qui, comme le vieux cabotin de talent du Pas-de-Calais, ont pu réussir, n'ont dû leur succès qu'à la promesse discrète de changer de tréteaux.

Donc, de tous les côtés, les progressistes sont battus ; et battus par qui ? par les radicaux.

L'enseignement qui en découle pour nous, les républicains radicaux ou républicains socialistes du Nord, c'est que la politique de notre département n'est qu'un accident dans la politique générale de la France.

Si, dans le Nord, des sénateurs élus avec le programme radical et avec l'appoint indispensable des suffrages socialistes, cherchent, sous l'inspiration d'un préfet de réaction, à former le bloc des réélections mutuelles entre radicaux et progressistes, la lutte est nettement engagée dans le reste de la France par les radicaux contre l'hypocrisie réactionnaire dissimulée sous l'étiquette progressiste.

C'est après tout l'essentiel ; et, à ce point de vue encore, la journée de dimanche est bonne, puisqu'elle nous démontre que les échecs préparés pour la démocratie du Nord par les soins de MM. Vincent, Hayez, Maxime Lecomte et consorts, seront heureusement et largement compensés ailleurs par l'attitude des républicains qui s'obstinent à ne pas chercher à leur gauche l'ennemi, qui reste toujours à droite.

Ed. DELESALLE.

CHRONIQUE

L'aventure de Sylvia

Nous attendions, au seuil de la petite gare, la voiture qui devait nous porter jusqu'à la villa de notre vieil oncle, le docteur Rebelys, médecin de la colonie pénitentiaire d'enfants d'Avian.

Déjà le crépuscule semblait défaillir sur l'horizon noir et bleu. Trois jeunes filles m'accompagnaient : deux parentes et une de leurs amies. Mon cousinage, les heures écoulées d'une enfance commune, les mêmes villégiatures nous avaient amenés à cette familiarité réciproque faite de confidences et de taquineries qui, pour les êtres passionnés, dresse plus tard comme des oasis heureuses dans le souvenir.

C'étaient trois jeunes filles rieuses, agiles, élancées, avec des yeux d'une inquiétante clarté. L'une d'elles la plus fière m'attirait impérieusement : Sylvia aux prunelles d'eau grise, mystérieuse et troublante, à la peau ambrée, aux cheveux lourds, plantés bas sur la nuque.

Par les couchants d'automne des pays latins, la beauté des vierges s'accroît au regard des hommes comme une promesse d'infini bonheur.

J'évoquais, auprès de Sylvia, de menues aventures de notre enfance, lorsque la voiture attendue tourna devant nous, dans un grand nuage de poussière. Vêtu d'une étrange livrée de coutil bleu, un adolescent en descendit et salua très bas, découvrant son crâne rasé et son front bas, où se formaient des rides précoces.

— Vous êtes en retard, grand criminel ! railla la voix de mon amie. Puis se tournant vers moi, étonné par la singulière tenue de ce cocher, elle jeta :

— C'est un « colon ».

Un « colon », c'est-à-dire ce que les papiers administratifs dénomment un « pupille », un détenu de la colonie pénitentiaire d'Avian, un de ceux que ses bonnes notes autorisaient à servir le médecin de l'établissement.

— Oh ! c'est un brave garçon, paresseux et timide, continua Sylvia. Il est farouchement silencieux et obstinément bavard tour à tour. Mais il se vante de crimes qu'il ne peut pas avoir commis, qu'il n'a pas commis, et voudrait se faire prendre pour un criminel important. Si on ne le rudoyait pas un peu, on n'en tirerait rien. N'est-ce pas, Victor ?

Victor se taisait. Il ferma la portière du breack ; je montai à son côté. Progressivement, la nuit nivelait la campagne. Entre elles, les jeunes filles causaient avec une incroyable volubilité.

Je m'adressai à mon voisin.

— Eh bien, êtes-vous content de conduire une bête et d'échapper à la discipline de la colonie ?

— Oh ! oui !

— D'où êtes-vous ?

— De la banlieue de Paris : de Malakoff.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé à Avian ?

— J'avais brûlé une ferme et les gens qui y étaient dedans.

— Ah ! Pourquoi ?

— J'étais tout gosse. Voilà. Ma mère, que je n'ai jamais vue, m'abandonna chez ma nourrice ; dès que j'ai eu poussé, celle-ci m'a expédié chez des parents à elle, à Onzain, près de Blois. On me faisait garder les oies, les canards. On me nourrissait mal, mais on me battait bien, et souvent et pour rien. J'avais la peau dure et je ne criais pas trop. Jamais un sou, par exemple, et ça m'enrageait plus que les coups, d'autant que le fils de ma patronne — un gringalet qui geignait sans cesse comme une fille — faisait le faraud avec l'argent que lui donnait sa mère. Il était méchant comme une taupe et fier ! Il marchait sur ses dix ans comme moi, et pour une fois que j'ai voulu me rebiffer, je fus tancé d'importance. Je tâchais de m'arranger.

« Sur la route, à deux kilomètres de chez nous, il y avait un débit-restaurant pour charretiers et promeneurs. Je chapardai des œufs et un lapin et les vendis à l'aubergiste. Ma patronne s'en aperçut et me menaça de me ficher dehors. On a son amour-propre. Je résolus de lui jouer un tour. J'ai toujours eu de l'imagination.

« Cette année-là, grande sécheresse. Pas une goutte d'eau dans l'étang ou les puits. Une nuit, j'enferme tout le monde sous clé, le bétail et les gens, et j'allumai les écuries et le grenier. La fermière et ses enfants se trouvaient pris entre deux feux : dessus et dessous. Ce que ça flambait, ce qu'ils criaient. Je ne jouirai jamais autant que pendant que je regardais et écoutais tout ça... Accroupi dans un champ, je passais trois heures à surveiller cette grillade. Les ruisseaux étaient à sec, le plus proche village distant de trois kilomètres. On arriva trop tard pour les secourir, mais assez tôt pour me pincer.

— Les gens de la ferme furent tous brûlés ?

— Tous ! avec le gosse qui faisait tant le fier avec les sous de sa mère. Vous savez, moi, je suis un bon garçon, mais j'aime pas qu'on ait l'air de vouloir m'écraser. Ceux-là qui font les fiers, on les pince toujours !...

De vagues menaces grondaient en lui. En vain, je tentais de les lui faire préciser, il ne me répondit plus que par des grognements et affecta de presser l'allure de sa bête.

Les bâtiments de la villa Revelys trouèrent la nuit. On arrivait. Sylvia interpella le cocher

— Allons, dépêchez-vous, bavard. Venez ouvrir. Comme vous êtes sot à nous regarder ainsi ! Nous ne sommes pas un incendie de ferme. Allons, prenez ces paquets et veillez à ne pas les laisser tomber !...

Le colon blêmit. Il se tenait auprès de la lanterne gauche du breack, et je vis sa lèvre qui saignait. Portant la lampe, une servante accourait. Les jeunes filles bondirent sur le perron, dans un fouillis bruissant de jupes, dans un sillage de parfums qui nous atteignit — moi et Victor — de ses ondes de volupté.

— Vous êtes bien en retard, remarquait le docteur

— C'est la faute à Victor, accusa Sylvia : il a raconté à notre cousin tous ses prétendus exploits au lieu de pousser le cheval.

Je crus devoir intervenir :

— N'accusez pas votre cocher. Je me suis amusé à l'interroger ..

— Oui, et il vous a fait des récits fantastiques. Victor, ne recommence plus ou je te renvoie à la colonie.

Quelques instants plus tard, je fis remarquer au médecin l'imprudence qu'il y avait à user des services de Victor et à rudoyer ainsi cet irritant adolescent.

— Oh ! me répondit-il, ce sont des gaillards qu'il ne faut point ménager et qui n'oseraient pas faire un mauvais coup. D'ailleurs celui-ci est un gosse. A peine dix-sept ans, et inoffensif.

Comme je protestais :

— Vous êtes sous l'impression de ses blagues. Il se vante. Ces enfants ont la vantardise du crime, mais en fin de compte, ce sont des dégénérés ou des paresseux, trop poltrons pour le crime. Les bandits sont une exception. Il leur faut de l'audace, du sang-froid, de la clairvoyance, qualités qu'on rencontre rarement parmi ces pupilles...

M. Rebelys continua longtemps le développement de sa thèse. Malgré ses arguments, une sorte d'instinct m'avertissait de son erreur.

Durant les jours qui suivirent je rencontrais souvent Victor dans les couloirs ou au jardin. Il remplissait l'office d'un valet de chambre. Je remarquais que les jeunes filles n'avaient point en sa présence leur pudeur ordinaire. Il cirait leurs bottines, il les voyait en peignoir, demi-nues, en corset, la gorge découverte. Elles affectaient d'ignorer sa présence, semblables à ces géantes dont parle Swift dans les « Voyages de Gulliver », semblables aux matrones romaines, qui se baignaient nues devant leur esclave. Victor ne comptait pas. Il n'était pas même un domestique. Je comprenais pourtant quels désirs bouillonnaient en lui, augmentés encore par sa claustration. (Victor réintégrait, chaque soir, sa cellule à la colonie).

⁂

Octobre promenait encore quelques beaux jours d'or fluide et d'azur pâlissant parmi les vignes dépouillées. On s'empressait pour les excursions dernières. L'après-midi qui devait précéder notre rentrée à Paris, on décida une promenade aux gorges de Saint-Guilhem-le-Désert, site sauvage, ruines historiques, paysage désolé de pierres grises, de végétation avare et lépreuse, célèbres dans tout le Midi français.

Pour tenter l'âme romanesque des visiteurs, on y montre les vestiges d'une antique abbaye fondée au neuvième siècle et, au sommet d'un pic solitaire, les pans déchirés d'un castel dit « le Château de Don Juan ». Autour de cette solitude, c'est une couronne de légendes illustres. Ajoutons que l'endroit a une réputation spéciale pour ses écrevisses et ses truites, et qu'on y peut voir deux grottes d'accès facile, même aux femmes.

La route d'Avian à Saint-Guilhem, enlacée au flanc de la montagne, taillée souvent dans le roc vif, suit le cours étroit et torrentiel de l'Hérault. Victor nous conduisit fort habilement, malgré les remarques amères de Sylvia qui, depuis quelques jours, s'acharnait particulièrement sur le colon.

Avant d'entreprendre l'ascension de la colline où se trouvent les grottes, on s'arrêta pour boire dans un ancien relais de poste. Victor était demeuré près du cheval.

— Venez donc prendre un verre, lui cria Sylvia.

Gauchement, il s'avançait. La jeune fille lui versa la bière puis, avec un éclat de rire :

— A vos crimes passés et futurs !

Pour la première fois, j'entendis l'adolescent éclater d'un rire métallique. Il répéta :

— Passés et futurs...

Et retourna à sa bête...

⁂

Quand nous sortîmes de la grotte, brusquement une averse nous accueillit. Le petit groupe se dispersa. Profitant d'une accalmie, nous allions repartir lorsque je m'aperçus de l'absence de Sylvia.

— Victor nous a quittés aussi !

— Ils sont restés au seuil de la grotte !

— Non ! ils se sont réfugiés dans la bergerie qu'on voit à mi-côte...

Nous fûmes interrompus par un violent coup de tonnerre, bientôt suivi de beaucoup d'autres. Nous regagnâmes notre abri, inquiets vaguement au sujet de nos compagnons.

Le soir montait quand l'orage s'éteignit. Nous nous répandîmes par la colline en appelant. Je m'avançais jusqu'à la bergerie. L'entrée en était basse et l'orage y avait emmagasiné une odeur âcre et chaude. L'obscurité et ces buées se dissipèrent lentement, et je vis Sylvia.

...Ses cheveux dénoués voilaient le visage. Son sang, que le fumier — sur quoi son cadavre reposait — absorbait en partie, tachait encore ses mains et sa gorge qu'elle avait nue. Ses flancs, nus aussi, apparaissaient, et ses jambes avec deux gros nœuds de ruban rose aux genoux.

Je me penchai. Elle était morte et déjà rigide.

⁂

Dans la nuit, Victor fut arrêté. Il ne résista pas et suivit docilement les gendarmes.

Tout d'abord, devant le cadavre, il laissa échapper quelques marques d'émotion, mais en subissant les premières malédictions du père, il se redressa, son attendrissement fondit et s'exalta dans une sorte d'orgueil éclatant :

— Ah ! vous disiez toujours que j'étais inoffensif et poltron ! ..

Puis, se tournant vers moi :

— Le croirez-vous, maintenant, que j'ai brûlé la ferme, le croirez-vous ?

Ernest GAUBERT.

L'Election Législative de Loir-et-Cher

Le directeur du cabinet du ministre du travail élu député

Blois, 4 janvier. — La deuxième circonscription de Blois a élu dimanche, comme député, M. Paul Boncour, directeur du cabinet du ministre du travail.

Le succès de M. Paul Boncour, qui se présentait sous l'étiquette républicain-socialiste, était tellement assuré qu'aucun autre candidat n'affronta la lutte et qu'il fut élu sans concurrent par 12,592 voix.

M. Paul Boncour remplace à la Chambre M. Tassin, député radical-socialiste décédé.

M. PAUL BONCOUR

Aux élections de 1906, M. Tassin avait été élu par 8,714 voix contre 8,287 à M. Ragot, député radical sortant. Au premier tour de scrutin, les voix s'étaient ainsi réparties : MM. Ragot, 7,999 voix ; Tassin, 6,985 ; Delamare, nationaliste, 2,097.

Le nouveau directeur du Cabinet du Ministre du Travail

Paris, 4 janvier. — M. Albert Métin, chef du cabinet du ministre du travail et de la Prévoyance sociale, est nommé directeur du cabinet et du personnel, en remplacement de M. Paul Boncour, élu député et nommé directeur honoraire.

M. Albert Peyronnet, chef-adjoint du cabinet est nommé chef du cabinet, en remplacement de M. Albert Métin.

ECHOS

DE MONTE-CARLO

La Société des Bains de Mer vient d'informer M. le Consul d'Italie qu'elle met à la disposition du Comité de secours pour les victimes de la Sicile et de la Calabre une somme de vingt-cinq mille francs.

LA CATASTROPHE D'ITALIE

L'immensité du désastre. - Les cimetières sont trop petits : On ensevelit dans la mer des milliers de cadavres. - Le sauvetage des survivants : 26.300 personnes ont été arrachées à la mort. - La souscription régionale pour les sinistrés.

Rome, 4 janvier. — Les premiers jours, les nouvelles qui arrivaient de Calabre et de Sicile ne nous donnaient qu'une vue d'ensemble de la catastrophe et l'imagination s'affolait devant ce chiffre invraisemblable de 200,000 morts.

Aujourd'hui, on commence à pénétrer un peu plus avant dans le dédale d'horreurs et de calamités, et l'on en revient épouvanté !

Jamais la sombre imagination du Dante n'aurait pu rêver un pareil enfer et des supplices aussi angoissants. En ces quelques jours, à Messine et en Calabre, il semble que la pauvre âme humaine, en fait de souffrances et de douleurs, ait touché le fond de l'abîme.

Il faut en outre ensevelir les morts. Pour procéder plus rapidement à cette funèbre besogne et mettre fin à la puanteur insupportable que dégagent les cadavres, on les recouvre de chaux vive, on les entasse sur les navires et on gagne ensuite la haute mer pour précipiter le tout dans l'abîme.

Et, tandis que les marins, silencieusement, fouillent les décombres pour y retrouver les morts, les recueillir et les ensevelir, dans des cages suspendues à des murs restés debout et demeurés intacts, des couples de canaris, par une formidable ironie de la nature, seuls survivants d'un si grand désastre, font retentir de leur chant cette solitude désolée.

Une des premières photographies du désastre à Bagnara, en Calabre. - M. de Pomayrac, consul de France à Messine, tué avec sa femme et sa fille.

Calvaires de mères

Un correspondant de Messine raconte des scènes d'une désolation inouïe.

Au Corso Garibaldi, il aperçut une jeune femme, d'aspect distingué, serrant contre son sein et berçant son enfant mort, dont la tête était presque détachée du tronc.

Deux marins russes du « Kniaz-Roti » s'approchèrent et l'invitèrent à leur confier le petit cadavre. La mère, folle, répond par des monosyllabes incompréhensibles et se met à pousser des cris sauvages, croyant qu'on va lui arracher son cher fardeau.

Le correspondant s'approche à son tour ; la mère n'entend rien, ne voit rien ; elle continue de bercer son enfant mort :

« — As-tu faim, mon petit ? Veux-tu du lait ? Dis-moi ce que tu veux... Mais, mon Dieu ! qu'est-ce que tu as ? Pourquoi ne parles-tu pas ?... »

Et la pauvre mère, toujours, toujours, berce doucement le petit corps inerte...

Cette scène de désespoir maternel arrache des larmes à tous les assistants. La malheureuse, devenue folle, était, paraît-il, la femme d'un officier et passait pour la plus jolie femme de Messine. Elle seule a survécu de toute sa famille ! La mort n'eut-elle pas mieux valu pour elle ?

Un peu plus loin, une autre femme, une mère, elle aussi, est restée quatre jours ensevelie sous les décombres avec sa petite fille. Les deux infortunées créatures, pour assouvir la soif qui les torturait, se buvaient réciproquement, en les recueillant dans la main, leurs larmes et leur... Mais je n'ai pas le courage de préciser et d'achever !

Se peut-il imaginer quelque chose de plus épouvantable ? Et, des deux côtés du détroit, ce sont les mêmes scènes d'horreur et de désolation !

Sur la plage, de Reggio à Bagnara, sont accumulées des centaines de cadavres horriblement décomposés, et, à côté de ces cadavres, des blessés et des survivants exposés au froid et à la pluie, désespérés, affolés, les disputent à la dent des chiens... Des mères, des sœurs, des filles essaient, en jetant des pierres, de préserver les restes chers. Les chiens s'en vont, la tête basse, et reviennent quelques minutes après, plus nombreux et plus affamés.

Hélas ! on n'a que le choix, dans ces épisodes douloureux qui remplissent les colonnes des journaux !

On ne bombardera pas Messine

Le projet de bombarder Messine paraît être abandonné pour la raison suivante : En 1883, après le désastre qui détruisit une partie de l'île d'Ischia, le gouvernement avait eu, alors aussi, l'idée d'achever par le bombardement, la ruine de Casamicciola. Mais le syndic de Naples, le duc de San Donato, accourut en toute hâte pour dissuader le gouvernement de mettre ce projet à exécution ; on y renonça et on fit bien, car, le lendemain, on découvrit, ensevelies dans les décombres, une vingtaine de personnes encore vivantes.

On jette les cadavres à la mer

Il ne reste probablement plus grand monde à sauver, mais il faut transporter les blessés et nourrir les survivants, et ce n'est pas une mince affaire, puisqu'il s'agit de milliers et de milliers de personnes.

Héroïsme des Sauveteurs

On apprend que deux sauveteurs ont été tués en sauvant des blessés. Cette fois-ci ce sont deux marins des cuirassés allemands.

Le « Secolo di Milano » propose d'ouvrir une souscription pour les familles des marins étrangers victimes de leur dévouement.

Le sauvetage des blessés à Messine

Milan, 4 janvier. — Un fait étrange à noter, c'est que l'énorme étendue des ruines est ignorée sur le lieu du désastre ; à Messine, on ignore l'état de la Calabre et vice-versa.

Un silence profond règne sur la ville ; d'énormes poutrelles s'élèvent sur les ruines et le sauvetage devient de plus en plus difficile. Les décombres, durcis par la pluie, empêchent l'excavation. Il s'agit, à présent, de songer au système d'hygiène de la ville et de se procurer des moyens de locomotion, des voitures et des chevaux, qui sont à présent des choses inconnues.

On a trouvé aujourd'hui le cadavre du député Fulci ; il était dans une cave, sous quelques tonnes de décombres.

Un autre terrible danger est représenté par les chiens, qui sont atteints d'hydrophobie, n'ayant pas bu depuis longtemps ; on leur donne la chasse à coups de fusil ; ils ont déjà fait quelques victimes.

Le départ des Souverains

Le départ des souverains a donné lieu à une émouvante manifestation ; les survivants, les marins italiens et étrangers, les soldats étaient sur le rivage et saluaient silencieusement en pleurant. La reine était très émue ; le roi, pendant que le navire s'éloignait, se tint longtemps sur le pont en jetant de longs regards, les derniers peut-être, sur la ville qui a cessé d'exister.

LES RAVAGES DU FLÉAU en Calabre

LA MISERE DES SURVIVANTS

On croyait avoir délivré tous les survivants de Reggio, mais on s'était trompé, car aujourd'hui une foule de malheureux arrivaient des environs. Le cordon de soldats a été brisé ; ils croyaient évidemment trouver des provisions, mais il n'y en avait plus ; les pauvres diables sont restés toute la journée sous la pluie en guettant l'arrivée des paquebots. Enfin, des navires jetèrent l'ancre devant Reggio ; les vivres arrivèrent à terre ; on se les arracha. Demain, ces malheureux partiront pour Naples.

Les troupes appelées d'urgence dans quelques petits pays de la côte orientale de la Calabre y arrivèrent aujourd'hui, mais elles ne trouvèrent que des ruines et des cadavres ; tout le monde avait quitté le pays.

On mande des nouvelles de la montagne qui s'élève jusqu'à 1,200 mètres au centre de la région ; tout laisse croire que la catastrophe a apporté là aussi des désastres épouvantables.

A Santa-Eufemia, qui comptait 3,000 habitants, il y a des centaines de cadavres et aussi de nombreux survivants qui manquent de pain. On n'a pas pu encore envoyer un seul soldat. Les tentes sont arrivées à Bagnara, mais l'averse est tellement forte que personne ne peut y loger. Un convoi qui amenait mille rations de pain a été dévalisé